

3 1761 04723181 6

Sarah Bernhardt

PN  
2638  
B5S3







72

# Sarah Bernhardt

par

Gustave Kahn, Saint-Pol-Roux

Robert de Montesquiou

Jules Case, etc.

trait-**Frontispice**

de Sarah Bernhardt

et

Nombreuses illustrations

dans le texte



PARIS

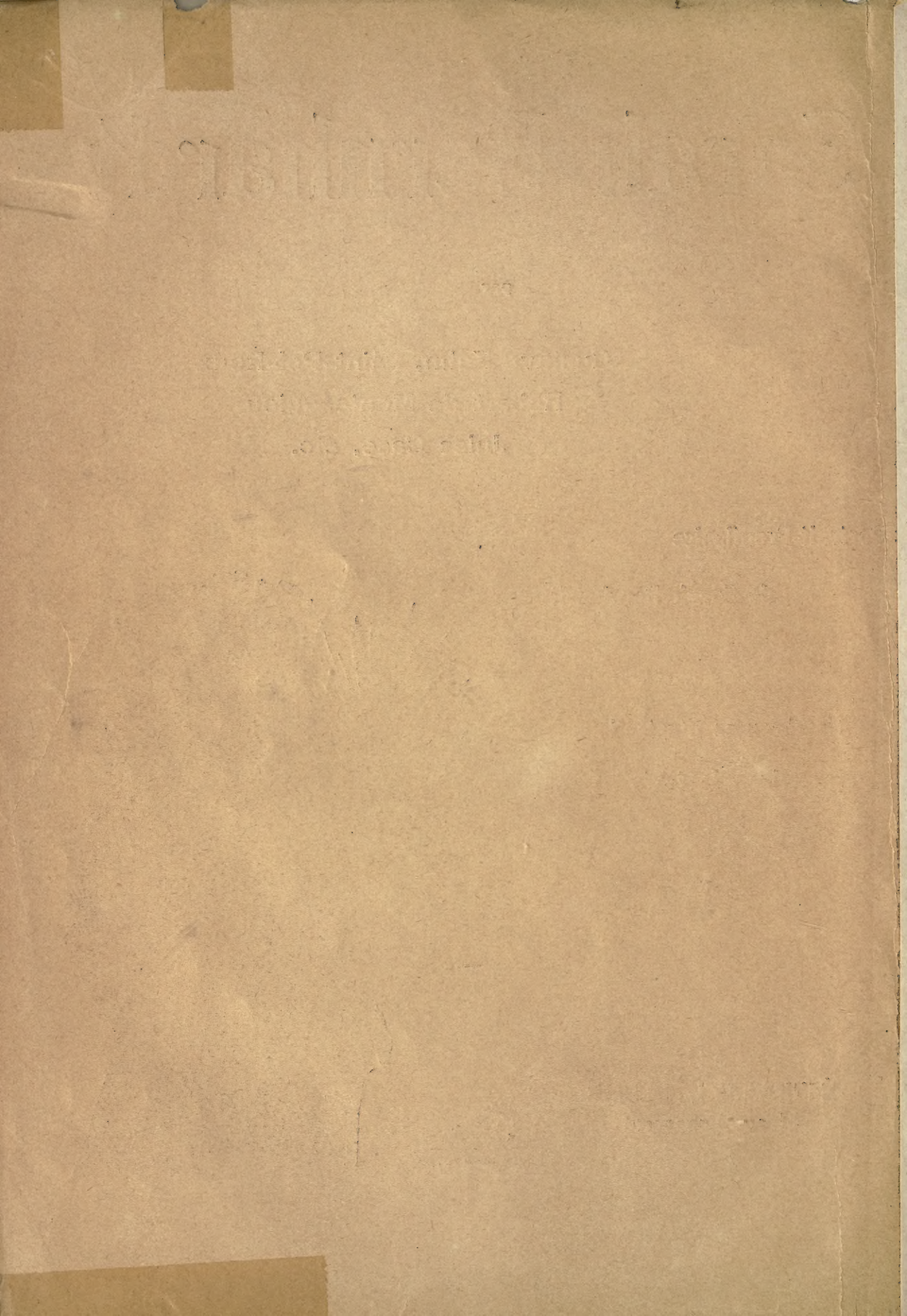
Éditions de La PLUME

31, rue Bonaparte

1901

















**Sarah Bernhardt**







# Sarah Bernhardt

PAR MM.

GUSTAVE KAHN, SAINT-POL ROUX

JULES CASE, COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU

JOSEPH UZANNE, EDMOND PILON

HENRI DEGRON, etc.

Portrait Frontispice sur Hollande gravé par W. Barbotin

et 28 illustrations



PARIS

ÉDITIONS DE "LA PLUME"

31, RUE BONAPARTE, 31

—  
1901



PN  
2638  
B553







Imp. Ch. Wittmann









SARAH  
BERNHARDT

QU'ELLE soit l'égale au moins des plus grandes tragédiennes, de celles qui incarnèrent en un masque de beauté et des lignes harmonieuses les douleurs et l'amour féminins, qu'elle soit l'héritière des Georges, des Rachel, des Dorval, cela ne fait l'ombre d'un doute. Qu'elle les surpasse, tout le fait croire, et notre émotion nous le persuade. Mais comment en acquérir la certitude. Les souvenirs que laissent les grandes actrices sont traduits par de radotants souvenirs de vieux critiques, de vieux abonnés qui tressent à la louange de l'artiste disparue, en même temps que les lauriers dus, toute leur tendresse pour leur propre été fané et les regrets de leurs jeunes enthousiasmes.



Il y a dans leurs phrases sur le maintien de la tradition, du désir encore, des reflets d'ancienne amourette chenue, éclatant en notes certaines sous beaucoup d'affectation d'esthétique pure.

Le témoignage du vieux critique et du vieil abonné est curieux parfois, mais il est sans valeur. Il serait plus sûr d'interroger les peintres, les sculpteurs qui auraient pu retracer la beauté de l'artiste, sa puissance d'expression, sa force de séduction, et donner un document précieux sur la femme d'abord, sur l'artiste aussi, sur les sourires et les frissons de son génie. Hélas ! les bons portraits de grands artistes sont très rares. Les grandes comédiennes se firent peindre un peu au hasard, et lors de la floraison de leur jeunesse et de leur génie elles se firent à des artistes, que, comme elles, portait la mode. C'est pourquoi, dans ce riche Musée général que constituent les Musées officiels et les collections particulières, on trouve des notations très exactes, on peut le croire, et très suggestives, on s'en rend compte, d'inconnues, de bourgeoises, d'amoureuses qui s'arrêtèrent dans l'atelier du peintre ; on a des anonymes en qui on peut deviner une caste, une génération, un corps de métier, mais on a peu de documents sur de grandes artistes qui rayonnèrent sur toute la ville, tant de soirs. Elles n'eurent pas le loisir de songer à laisser d'elles une belle effigie, vraiment belle et totale, et se firent trop longtemps au miroir, ou elles ne surent point discerner autour d'elles, ce fut dans des foyers ornés de médiocres peintures officielles qu'elles choisirent les auteurs de ces pauvres œuvres, qui obtinrent la gloire de devenir, grâce à elles, documentaires, d'un document sans attrait et sans lumière.

Une autre chance demeure à l'artiste de durer, de fixer par-delà sa jeunesse, sa force et la présence de son génie, un peu de sa gloire sonore, et le détail si bref et éphémère de cette gloire, c'est de se présenter à la postérité entourée des poètes qu'elle devina, joua, comprit, avec lesquels elle vécut en esprit. Il faut tenir compte là à l'artiste qu'elle n'est pas libre, qu'il a fallu compter avec les directeurs, la cour, les académies, les toquades de la vogue. Il faut admettre qu'on ne peut pas tous les jours être clairvoyante. Si Dorval eut l'heureuse fortune de lier son nom à celui de Kitty Bell, et de prêter des traits à cette pâle, douce et ophélique figure, d'unir son souvenir à celui des poètes qui eut la célébrité d'être le plus malheureux et à celui de notre siècle qui fut le plus hautain, le plus tendu, le plus lointain, aucune gloire lyrique ne couronne le nom de Rachel. Elle a voulu du Musset, elle a réalisé du Ponsard, elle a joué du Scribe et encore du Legouvé ; sa gloire fut de réaction contre le génie de son temps qui devait être la popularité de son lendemain. Ce fut une artiste de répertoire, qui, sans doute, joua très bien et ravit le vieil abonné. Elle ne s'identifia avec aucun rêve.



Cela lui enlève tout horizon de séduction par-delà les temps, tout écho de ce compagnonnage dans l'admiration avec un créateur, qu'évoque si bien Baudelaire dans des vers illustres. Le fraternel et mystique chaînon n'existe pour elle avec aucun poète. A ce compte, me dira-t-on, l'actrice, la tragédienne, devrait être aussi un critique ! Ah certes non ! elle se serait trompée plus encore selon l'esthétique Janin ou l'esthétique Sarcey, si ce beau mot d'esthétique peut être appliqué à ces commérages dramatiques, mais un peu d'intuition littéraire, de temps en temps, siérait et serait utile... Mais laissons ces sombres sujets de réflexion.

\*

DANS des propos confiés à Jules Huret pour le cahier assez renseignant qu'il publia il y a quelques mois sur la grande tragédienne, Sarah conte spirituellement son entrée au Conservatoire, et comment vers le berceau de l'Étoile s'inclinèrent les bergers de l'intonation, les plus illustres mentons bleus de l'époque. C'est Beauvallet, qui pronostique une tragédienne ; Régnier, qui diagnostique une comédienne, et Provost, plus avisé qui promulgue : « Elle sera tragédienne et comédienne ». Ce fut Provost qui eut le plus raison, car Sarah Bernhardt possède les deux registres dans le clavier étendu dont elle dispose ; son art est fait d'une foule de nuances, de coquetterie, de douceur, de langueur, d'emportement, de mièvrerie, de fureur, le tout savamment conduit jusqu'à d'extraordinaires impressions de soudaineté. Personne ne fut si femme au théâtre. Après les tâtonnements du début, les rôles non pas choisis, mais obtenus, lorsque après des incarnations de reine d'Hugo, où le poète encore vivant maintenait la tradition romantique, quand Sarah Bernhardt, au Théâtre-Français, joue le classique, la tragédie, son premier soin est de la moderniser. Elle comprend bien que, malgré le fatras de traditions, de solennité, de niaiseries, de controverses, de consécration qui s'était abattu sur ces quelques œuvres choisies assez arbitrairement par quelques comédiens et quelques professeurs pour représenter le trésor dramatique français, il y eut dans ces œuvres au moins un jour, une heure, quelque chose de vivant, et que, pour citer une vieille parole, un instant la passion y parla toute pure. Or c'est cette passion qu'elle retrouva, qu'elle mit en relief, qu'elle donna en désaccord avec ceux qui l'entouraient, mais enfin qu'elle finit avec Mounet-Sully, par imposer au solennel théâtre où elle figurait. Mounet-Sully apporta dans son intetprétation des héros tragiques un brin de



son romantisme, ce qui n'alla point mal pour le Corneille, et réchauffait un peu le Racine. Sarah Bernhardt y apporta plutôt du réalisme. Et c'est encore beaucoup dire. Elle eut la divination de jouer d'instinct, d'aborder à travers le vers et ce qu'il y avait de passé dans la phraséologie poétique la crise même de passion que la tragédie proposait. Dans *Andromaque* elle fut une veuve, une veuve tendre, parée de voiles noirs, faible, cherchant protection ; elle y transposa sa modernité. Elle eut un triomphe. Elle avait joui non en interprète, ni en critique, mais en femme. Elle eut pour elle, si les professeurs firent des réserves, toute l'assistance, qui fut bien aise d'être émue, tout en remplissant la tâche quelquefois austère de se familiariser avec les classiques. Tous les professeurs d'ailleurs ne firent pas de réserves ; il est curieux de voir le concours qu'apportait à Sarah Bernhardt le bonhomme Sarcey. Ce néophyte fut son défenseur, et comme il avait l'oreille du public et celle de la Comédie, il put ne pas lui être inutile au moment où elle n'était pas reconnue à toute sa valeur. Le nom de Sarcey n'est pas destiné à vivre dans l'histoire de l'art même dramatique, et le fait qu'il ait une fois, ou plusieurs fois, compris ce qui se passait devant lui, n'a pas une extrême importance, mais on a tant de fois et justement relevé les erreurs de ce surintendant des

théâtres de la bourgeoisie, qu'il n'est point mauvais de souligner une circonstance où il fut dans le vrai.

Ce qui porta d'ailleurs Sarah Bernhardt, ce qui l'imposa à Paris, ce furent les poètes. Tous les porte-lyres furent séduits. D'abord c'était cette voix extraordinaire, pure, forte, timbrée, qui lui permettait toutes les cantilènes, tous les longs couplets de la tragédie et du drame ; c'était une diction parfaite, qui ne laissait pas perdre une syllabe dans les passages les plus blessés et les plus noyés de tendresse ; c'était la voix, qu'on appela la voix d'or, en balance avec les choses les plus précieuses et les plus harmonieuses, qui charmait dans le murmure racinien comme dans la strophe colorée et lyrique des finales d'opéras du drame romantique. C'était aussi la



*Figures décoratives d'un buste,*  
par SARAH BERNHARDT.





*Médée* (statue), par SARAH BERNHARDT.

beauté de la prestance même de Sarah, les grands yeux larges et profonds mangeant la figure qui n'était plus chez elle que quelques lignes d'expression congruentes à ce qu'elle voulait dire. Elle fut de l'immatérialité avec du frisson et de la caresse dans la voix; elle fut aussi, parce qu'elle savait l'être, beaucoup de charme tendre, plastique, physique, les belles lignes de ses gestes accompagnant d'ardeur et de passion la magie fine des regards. Elle eut la tendresse coquette, l'élégie grondante, l'allure noble et féline, l'attitude légendaire et très vivante, et si parfois une mélopée enchaînait un peu la voix de l'héroïne, une mimique parfaite donnait dans le rôle toutes les variations de grâce de la femme. Et les poètes cherchèrent des attitudes pour cette beauté et des vers pour cette voix de charme.



Sarah Bernhardt, alors au Théâtre-Français, avait prêté sa valeur, outre les tragédies consacrées à des pauvretés telles que *Mademoiselle de Belle-Isle* telles que *le Sphinx* ; elle joua, là ou à côté, *Adrienne Lccouvreur* cette touchante histoire contée en patois. On la vit dans *Alcmène, d'Amphitryon*. Je me souviens, étant fort jeune à cette époque, de l'avoir vue vivifier ce qui était alors pour moi un texte de collège. Elle apparaissait longue, blanche, dorée, auprès d'un Mounet-Jupiter, tonitruant et formidable, d'un Sosie-Thiron, comique, ivrogne un peu, rondelet tout à fait. Dans le prologue c'était Jeanne Samary, rousse et blanche, qui incarnait la Nuit, dans des voiles d'un noir profond contre lesquels protestait toute sa gaminerie. La comédie de Molière se colorait, grâce à Sarah Bernhardt, de poésie. Elle ajoutait au texte une fraîcheur, un hiératisme, un hellénisme qui n'y sont pas, et ouvrait un horizon de tragédie grecque, celles où se promènent des princesses infortunées vêtues de longues robes blanches. Elle faisait penser à Euripide plus qu'à Racine et à Molière ; c'était mieux qu'Aricie, c'était un peu l'Alceste, et le vers de Molière, par sa bouche, prenait des nuances et des souplesses, et un reflet de vraie poésie ; un petit peu de l'éclat lunaire du *Songe d'une nuit d'été* passait par là. Sarah Bernhardt était aussi à ce moment-là dona Sol, elle l'était souvent, par le triomphe de ces pièces, dix-huit ans écartées du théâtre ; elle l'était avec noblesse, avec tendresse, avec une grâce souriante et tendre. Elle fut Desdemona, une fois ; hélas ! elle fut aussi miss Clarkson, elle fut l'héroïne du théâtre bourgeois elle joua *l'Aventurière* et *Gabrielle*, et des choses horribles, et elle créa *la Fille de Roland* et *Rome vaincue*. Elle y obtint des triomphes, tant il est vrai que l'actrice peut assurer la vie passagère de pièces médiocres ; mais n'était-ce point mettre bien du génie à la défense de bien peu de chose ?

Ces créations, Sarah Bernhardt n'était pas libre de les refuser. Sociétaire du Théâtre-Français, elle donnait avec la troupe. Le célèbre M. Émile Perrin, très goûté comme metteur en scène, comme directeur, membre de l'Académie des Beaux-Arts pour des recherches sur le décor, dilettante, homme instruit, avait beaucoup de qualités, sauf le goût et le discernement littéraire. Il montait des tragédies parce que le devoir de son théâtre officiel est de monter des tragédies en cinq actes et en vers, mais il se fût gardé de le demander aux poètes qui étaient spécialement faits pour réussir en ce jeu un peu anachronique, les Parnassiens d'alors. La grande beauté des Erynnies et de Florise démontre bien, qu'en dehors des Parnassiens jeunes de ce temps-là, qui commençaient à frapper aux portes closes des théâtres, il y avait deux poètes dramatiques non découragés, et qu'on pouvait faire appel à leur rêve. M. Perrin préféra M. Parodi.

L'honnête tragédie de M. de Bornier reposant sur le cycle lyrique de Charlemagne, se servant d'un mélange dosé d'histoire et de légende, n'était d'ailleurs point maladroite ; mais n'est-ce point la condamnation d'un système que ce bilan en dix ans, que la principale tragédienne en ce laps de temps, n'ait pu créer que deux ouvrages nouveaux en vers ? La variété et la quantité



*Atelier de sculpture de SARAH BERNHARDT.*

des ouvrages nouveaux en vers joué au Théâtre Français, depuis le départ de Sarah Bernhardt et depuis la retraite de M. Perrin, ne montrent point qu'il y ait eu depuis sensible progrès, et quelle différence y a-t-il entre *Rome vaincue* et *Jeanne la folle*, entre *Jeanne la folle* et *Struensée*, et autres œuvres respectables et médiocres infiniment ?

Le fait donc que Sarah Bernhardt ait couru le monde, passant des années à jouer le petit nombre de pièces qu'on emporte en tournée, ne peut faire regretter aux poètes qu'elle ait quitté le Théâtre-Français. On le leur aurait





*Cornets décoratifs, par SARAH BERNHARDT.*

montré comme au public, ou comme à la critique, les jours de répétition générale. De là à lui faire jouer leurs drames, il y avait un abîme.

\*

LIBRE d'elle-même, reprenant la tradition du tréteau librement placé dans toutes les grandes villes du monde, Sarah Bernhardt a donné des indications de bonne volonté. A l'Ambigu elle joue *les Mères Ennemies* qui lui sont un franc et long succès, le premier que remporte au théâtre Catulle Mendès. Elle monte à la Porte-Saint-Martin un truculent drame hindou de Jean Richepin, où le poète incarne lui-même, un beau soir, à la place de l'acteur Marais, la robe du rajah. Elle emporte en tournée, un jour, un drame tiré de *la Fille à Blanchard*, un beau roman de Jules Case, alors près de ses débuts. Et voilà des indications d'orientation excellente. Donner l'hospitalité au poète qui représentait le Parnasse, au chef de l'école qui alors se présentait en concurrence contre le Parnasse et demandait une interprétation plus large de la vie, et plus d'outrance dans la fantaisie, chercher dans les

nouveaux efforts d'écrivains en prose demandant place pour un idéal vériste, grave, une traduction littéraire de la vie de tous les jours, un des meilleurs, ce fut, à plusieurs reprises, d'un bon choix.

Malheureusement Sarah Bernhardt ne s'obstina pas à chercher âprement dans la littérature pure le moyen du succès, le prétexte de son succès ; non qu'elle ne fût bienveillante et dévouée aux poètes, elle les voyait, les écoutait, aidait au succès de quelques-uns auxquels elle laissait parvenir un rayon de sa vogue, tel Rollinat, poète et mélodiste, macabre et spleenétique, alors très naïvement comédien et qu'elle lança. Rollinat avait, comme elle-même à ce moment, des préoccupations de cercueil capitonné, de tentures noires ; il en faisait des poèmes et de la musique qui plurent énormément aux chroniqueurs parisiens de ce temps et galvanisèrent M. Albert Wolff. Mais soit qu'elle ne trouvât pas de drames à sa taille, ou que la confiance lui manquât, et qu'elle désespérât d'en faire jaillir (il n'y en avait pas beaucoup alors, les gens de talent étant trop découragés par les allures directoriales pour confier leur rêve à d'autres moyens que le roman et le poème) il arriva que la plus grande tragédienne du temps, celle sur qui les poètes auraient pu bâtir des espoirs, s'associa avec le roi des faiseurs de son époque, et Sarah Bernhardt devint l'interprète de Victorien Sardou.

Toutes les mythologies, tous les folk-lores contiennent une légende où la belle fée, ou bien la plus belle fille mortelle, la fiancée du Prince charmant tombe aux mains d'un Kobold ou d'un Gnome, de quelque génie malfaisant et industriel. Aphrodite et Héphaistos c'est la version claire et hellénique de ce mythe général ; je ne veux point dire que Sardou soit un dieu, ni qu'il forge le fer et fabrique des armures, ou même des armatures, ou même des carcasses d'origine et d'infrangibilité divines. Le certain c'est qu'il les fabrique avec infiniment d'adresse. Le regretté Henry Becque qui eut tant de talent et si peu de



Buste, par SARAH BERNHARDT





Sarah Bernhardt (affiche pour *Gismonda*), par MUCHA.

bonheur, tant d'esprit prompt et d'épigramme, et qui fut si peu fécond, est le seul parmi bientôt un demi-siècle de littérature, qui fit exception à la règle des poètes et des auteurs dramatiques novateurs, et que ne maudit pas M. Sardou. Au contraire, il lui découvrit quelque chose de franchement shakespearien. Est-ce la plus lourde erreur de ce critique sage, est-ce la plus profonde ironie de cette ironiste triste? A-t-il voulu réaliser le paradoxe géant? En tout cas, quelles que soient les causes, cela est, et Victorien Sardou aura eu, avec l'engouement du public, la voix de Becque; il aura été jugé victorieux par Caton, et il eut la chance de confier ses plus gros efforts à Sarah Bernhardt. Évidemment, pour l'admirable artiste, Victorien Sardou fit toilette, et il mena Sarah Bernhardt, ou plutôt il la laissa en excellente compagnie. L'auteur des *Pommes du Voisin*, de *Nos Intimes*, de *Madame Sans-Gêne* et de tant d'autres vaudevilles aimables, sans oublier les grandes féeries dont *le Roi carotte* demeurera le type lyrique, lui mit en œuvre l'histoire et la légende; il découpa pour elle des portraits d'héroïne, et ce fut sous les espèces de sa phrase que Sarah réalisa les figures de Théodora, de Cléopâtre; il lui transcrivit aussi des anecdotes sensationnelles comme *la Tosca*. Le menu travail de bibliothèque et d'arrangement ingénieux de mise en scène de M. Sardou fournit à Sarah Bernhardt l'occasion de beaux aspects plastiques, de beaux cris, de belles attitudes.

Elle fut à merveille l'impératrice byzantine hiératique, orfévrée, vicieuse, cruelle, amoureuse, inlassée, ou la magnifique ballerine du Nil. On loua, jamais assez, sa beauté, la beauté de son jeu, ses cris, ses emportements, ses douceurs, mais, ne l'a-t-on point remarqué, le vocabulaire de la conversation qui trouva pour exalter Sarah Bernhardt, en ces rôles qui lui furent de triomphes, tant de nuances pour vanter son jeu, sa beauté, son intuition des grandes passions dramatiques, n'a pas noté sa voix dans une phrase. Nul n'a écrit : Oh ! comme elle disait bien dans *Théodora*, telle phrase... les mots de M. Sardou sont tombés à l'oubli, le *vox populi* n'en a point retenu qu'il puisse redire, et ce sont des souvenirs de l'actrice seule qui demeurent des soirées qui furent pour elle des fêtes.

*Spiritisme*, ce drame si faible qu'aucun talent d'interprète ne pouvait le sauver, rompit l'alliance de Sardou et de Sarah Bernhardt qui, il faut le dire ne jouait pas absolument que du Sardou. Entre temps, elle incarne l'héroïne distinguée du distingué romancier allemand Sudermann ; elle se prête au rôle de courtisane redimée par l'amour qu'Armand Silvestre lui tailla d'après le *Chariot d'enfant* d'enfant du vieux poète hindou, et *Iseyl* fut une sonore et superbe Vasantasena ; ce jour-là, par une élégante adaptation, ce fut de la vraie beauté d'art, qui fit le fond de son effort. Elle a joué du Dumas fils, du d'Annunzio, ce qui semble beaucoup plus moderne et beaucoup plus lyrique et ne l'est point autant qu'on le pourrait croire, et elle a participé à la création du drame social, inauguré par Bjornson et par Ibsen, et par Hauptmann, en jouant *les Mauvais Bergers*, de Mirbeau.

Ce fut curieux, ce soir-là de voir Sarah ayant renoncé à toute pompe de costume, à toute élégance de costume, ayant adopté le long fourreau et la résille des ouvrières de fabrique, triomphant sans aucun accessoire d'oripeau, par la seule vertu de l'émotion et de la voix pénétrante dont elle disait les revendications sociales, et son amour pour le tribun anarchiste. Ce n'est point le lieu de juger le drame et de chercher à savoir pourquoi sa vie théâtrale fut brève ; mais ce fut de la part de l'artiste qui la créa et la monta une belle tentative, de même que la représentation de *Médée* où elle incarna, d'après Mendès, la profonde passionnée, la walkure indomptable du mythe hellénique. Qu'elle y fut charmeuse et féline, et coquette, et subitement furieuse et séductrice en cherchant à rallumer chez Jason l'amour froidi, et quelle sombre figure elle évoqua droite devant le seuil du temple en confiant aux servantes le coffret des maléfices. Après ce fut *Hamlet*, dont elle avait soupesé les difficultés en jouant *Lorenzaccio*, ce petit *Hamlet* vicieux d'Italie, cette réduction assez pâle du grand drame de Shakespeare par un poète qui avait lu, avec un grand bonheur, ses comédies. Or l'*Hamlet* de





*Sarah Bernhardt* (affiche pour *la Tosca*), par MUCHA.

Sarah Bernhardt est un des plus beaux qu'on ait donnés.

C'est un Hamlet français ; il n'a rien des subtilités allemandes sur le fond du caractère d'Hamlet, il n'a rien des interminables discussions anglaises sur la taille, la lympe, la grosseur d'Hamlet. La silhouette de Sarah ressembla à celle que peignit Delacroix, un jeune et beau prince blond de vingt ans, méditatif et malheureux ; il a peu d'anxiété philosophique ; ce qui le fait souffrir c'est d'avoir perdu son père, c'est de n'être plus rien dans le royaume, d'avoir été dépossédé de son rang dans le cœur de sa mère, car, ne devait-il pas être tout après son père ; c'est de se sentir épié. Et lorsque le fantôme lui a appris le secret, c'est-à-dire que sa conscience et la probabilité qu'il connaît l'ont éclairé sur le drame qui le fit orphelin et presque prisonnier dans cette cour, sa douleur c'est de ne pouvoir croire à aucune affection nouvelle, de se défier de la femme puisque sa mère fut une femme, de la femme qui l'aime, parce que sa mère aimait. C'est d'un énervement si grand que cela arrive à la tristesse profonde, à la tristesse si profonde qu'elle accepte le mal comme une fatalité, le constatant seulement, et essayant de s'en garer.

Il est évident que Sarah Bernhardt a joué en dehors des traditions et elle ajoute au musée

iconographique d'*Hamlet* les plus belles attitudes ; elle a envoyé Ophélie au couvent, comme personne, et les bonds avec lesquels elle se soulève jusqu'à la face du roi pour bien lire le crime dans ses yeux, à la scène des comédiens, furent une admirable trouvaille. Jamais on n'avait, de cette netteté et de ce pittoresque, illustré ce texte. Shakespeare est un excellent auteur pour



*Sarah Bernhardt*, par CHARTRAN \*.

Sarah Bernhardt. Elle en a pu donner la tragique lady Macbeth et elle en peut traduire les jeunes princes sombres, rêveurs et fantaisistes. D'*Hamlet* à *l'Aiglon* il y a des différences, encore que *l'Aiglon* comme *Hamlet*, s'étiolé dans un palais où il est presque captif, et que son front penche sous le poids de la fatalité, de l'hérédité, et sous une des plus prestigieuses aventures qui put arriver à un jeune prince. L'infortune de *l'Aiglon* n'a pas un siècle, et ce n'est pas tout à fait assez pour devenir légendaire ; comme c'est près

(\*) Tiré de l'*Album Mariani*.





Sarah Bernhardt (affiche pour *Jeanne d'Arc*),  
par EUGÈNE GRASSET.

de nous encore, 1830 et les cris de révolte, et les clameurs de révolution, et les *Iambes* de Barbier et la *Liberté* de Delacroix menant le peuple aux barricades; comme c'est près et encore en nous ce second acte de la *Révolution*, et comme c'est loin de nous cette mort, qui fut contemporaine presque du drame de Juillet, cette mort du duc de Reichstadt. Il n'en demeure que la mélancolie d'un beau fait divers. Il naquit, commanda l'exercice et mourut, comme la petite danseuse de l'épithaphe célèbre apparut, dansa et mourut. Evidemment le sujet pouvait tenter, de faire parler ce silence, ce silence mortel, d'imaginer d'après des textes brefs et officiels ce qu'avait pu être logiquement la vie, ou plutôt la mort lente de ce fils de l'Homme. Le prestige du duc de Reichstadt est fort lié à celui de son père. Pour les enthousiastes de Napoléon, il est l'énigme, il est le martyr; pour les autres c'est un petit prince qu'on abrutit, qu'on mit en cage, et on ne sait si sa mort fut un sursaut. Il était toujours loisible de l'imaginer, et ainsi la légende peut grandir et s'étoiler.

M. Edmond Rostand, parmi les écrivains, est fort discuté, parce que son succès est incontestable et que son génie ne l'est point. On lui refuse tout talent, ou on le considère comme un phénomène merveilleux. Il dicte des enthousiasmes saugrenus et des mépris excessifs. De bons juges le considèrent comme un excellent poète romantique. Il y a là encore beaucoup à dire. Il semble impartialement que M. Edmond Rostand est un auteur dramatique de premier ordre, il sait ne pas s'attarder, il sait oser, il sait franchir le métier de l'auteur dramatique, avoir des dévouements qui n'en sont pas, terminer *la Samaritaine* par un hosanna de joie, la scène remplie de palmes agitées, un peu en opéra; il a des trouvailles, il a

une langue malencontreuse souvent, agile souvent, jamais rare, jamais précieuse, jamais précise. Il a de la verve bouffonne, et ses situations les plus dramatiques semblent découler de cette verve. Il semble qu'il réfléchit avant de lancer sa situation héroïque et se dit : « Pourrai-je leur faire avaler celle-là » ? il passe et fait avaler le sabre. Il est très divers. Avec lui on est tantôt à Guignol, tantôt à un drame d'Hugo, ou à une comédie de Regnard, ou plutôt à une commedia dell'arte. C'est trouble d'intentions, de fond ; c'est très net de geste, c'est très jouable, c'est très divers, et cela donne à une artiste aussi diverse que Sarah une foule de prétextes à donner de la sveltesse, de la vivacité, du couplet, de l'ironie, à montrer le plus d'aspects de son génie charmeur et lyrique. Ce ne sont pas des vers extraordinaires que ceux qu'elle dit sur le champ de Wagram ; mais il est extraordinaire de pouvoir faire admettre ce long monologue, et il est infiniment douteux qu'une autre artiste l'ait fait admettre ; maintenant le pli est pris, et M<sup>lle</sup> Grumbach peut le verser aux provinces enthousiastes.

Voici donc les nouveautés d'art français que Sarah Bernhardt présentera à l'Amérique, en sa future et considérable tournée : Dumas, Sardou, Rostand, Racine, et du Shakespeare. Elle sera admirée dans *Hamlet*, elle le fut déjà à Londres, elle y sera admirée en tout ce qu'elle jouera, parce qu'elle y sera admirable ; elle montrera à l'étranger notre meilleure actrice si elle ne leur montre pas notre meilleur théâtre, et c'est déjà beaucoup. Elle accroîtra encore sa légendaire popularité ; et elle reviendra jouer ses œuvres où elle sera toujours elle-même, imprévue, variée, géniale, auxquelles elle imposera toute sa marque et qui seront difficiles à jouer sans elle. Nul doute que d'autres, beaucoup d'autres triomphes l'attendent encore où on devra l'applaudir parce qu'elle sera merveilleuse, même quand les drames ne le seront pas du tout. Mais cela, c'est la loi même.

\*

Je ne voudrais pas conclure cet article sans parler des Samedis populaires, que Mendès et moi dirigeons et qui rencontrèrent, après que Ginisty ne nous eut plus trouvé ce petit grain de modernité avancée et d'audace un peu excessive et bousingote qui convient si bien à l'Odéon et au titulaire de ses destinées, une cordiale hospitalité chez Sarah Bernhardt. Elle y fut comme toujours dévouée aux poètes, à tous les poètes, car presque tous



ceux qui témoignent d'une réelle valeur furent dits en cette salle de la place du Châtelet. Elle y a merveilleusement dit des élégies, elle a donné toute la tristesse gaie du *Carnaval de Venise*, elle a fait éclater dans sa voix toutes les fortes ivresses de Banville, elle a murmuré du Rodenbach, elle a comme chanté du Verlaine, et la mélodie de sa voix a serti admirablement les beaux vers de Mallarmé, sur les Fleurs. Elle a dit le vers comme il faut le dire, sans gestes, sans cris, lisant près d'une lampe ; elle a été la Muse de cette heure de poésie prise sur les tracas de la vie, et où venaient l'entendre des gens qui ne vont pas au théâtre, des gens qui sont indifférents à la péripétie, qui ne veulent pas savoir comment le jeune premier épouse l'héroïne, mais qui veulent entendre du rythme et la musique du vers. Ce ne sont point fêtes closes, et nous aurons encore le plaisir d'entendre Sarah Bernhardt dire de beaux vers, de la plus belle voix du monde.

L'activité dévorante qui anime Sarah Bernhardt n'a pas été toute donnée au théâtre ; on a déjà dit ailleurs et surabondamment, comment dans son théâtre, tout passe sous ses yeux et par ses mains ; comment elle préside à la réception du drame, à sa mise en scène, comment elle collabore avec son décorateur, comment elle dirige ses costumiers, comment elle trie sa figuration presque toujours remarquable. On l'a représentée à des répétitions, indiquant tous les rôles, créant des traditions, faisant travailler ses acteurs, leur donnant, en une conférence de vingt mots qui portent, l'allure du rôle, le geste du vers et une leçon d'intonation et d'articulation, deux aspects de l'art qu'elle possède comme une innovatrice.

Mais avant qu'elle assumât cette besogne à laquelle souvent ne suffisent point les énergies masculines d'une direction effective et complète, elle débordait son art, et il fut un temps où l'allure toujours majestueuse, solennelle, avec un repos de l'hémistiche à la Comédie-Française, échouait à occuper tous ses instants.

Ah ! comme on comprend que sortant de cette atmosphère compassée, après les séances du comité et les répétitions où le directeur de la scène prend encore s'il se peut la ressemblance de Molière et sa perruque, où l'on croit que Louis XIV est là pour veiller à l'orthodoxe prononciation du mot desir, elle eût élevée des fauves, et se soit commandé un pittoresque lit catafalque ou un cercueil capitonné.

GUSTAVE KAHN.



*Cabinet de travail de SARAH BERNHARDT.*



Elle fit mieux, elle fit de l'art. Sans doute sa plus précieuse trouvaille en art, c'est elle-même, c'est sa silhouette, c'est la toilette de ses rôles, ses arrangements et ses attitudes; qu'on se souvienne tout récemment de l'inoubliable apparition de Médée, toute d'or et de bleu sombre, avec les claires turquoises de sa parure, ou dans ce méchant drame de *Dalila*, de son aspect de mondaine séductrice où ses yeux voisinaient avec des fleurs, mais enfin elle dépassa en sculpture le talent d'amateur. Il est évident que si elle n'eût été Sarah, elle eût pris parmi les femmes artistes un rang excellent.

Mais faites donc de la sculpture en tournée, sur des paquebots, dans des cars, dans des déserts, dans des Australies, dans des foules.

Les ovations ne lui en laissent pas le temps; pourtant on verra par des reproductions ici publiées, on a vu au Salon, des œuvres intéressantes; un buste de William Busnach autrefois, familier et violent, indiquait une nature d'artiste très personnelle, très indépendante des traditions. Un groupe d'après des vers de Baudelaire indique une préoccupation d'originalité et de lutte avec des textes littéraires distingués, qui est d'un bon aloi.

Sarah Bernhardt, en plus, a contribué aux progrès de l'art décoratif. Elle fut la première, alors que l'affiche du maître Chéret commençait à conquérir le public, à modifier les coutumes théâtrales, et au lieu de l'affiche jaune ou bleue, sèche et laide indiquant comme un prospectus le titre de la pièce, l'heure du théâtre, et la date du jour, elle donna de belles affiches polychromes, joie des yeux doublement, puisqu'elles la représentaient dans un bel arrangement. Ce fut d'abord, je crois, Orazi, puis Mucha qui la représentèrent dans un luxe de fleurs, d'étoffes, et d'étoiles, tantôt silhouette d'un romantisme charmant, comme dans la *Dame aux camélias*, ou comme une idole byzantine, comme dans *Gismonda*. Ce fut aussi Grasset dont l'affiche qui donne Sarah Bernhardt en Jeanne d'Arc équivaut à l'œuvre peinte d'un primitif plein de foi.

Il n'est point d'apparence qu'une tragédienne aussi sûre de son prestige et dont le nom sur une affiche suffit pour appeler de toutes parts les spectateurs, ait cru devoir chercher des moyens éclatants de publicité.

C'est donc par souci de faire esthétique tout ce à quoi elle touche qu'elle s'est avisée de ces mosaïques colorées qui l'évoquent sur les murs de la ville, à la veille de chacune de ses créations.

Elle a voulu que son affiche fût parfaite, comme elle s'est voulu une salle toute claire et toute parée, comme elle veut de beaux décors pour lui servir de fond, et de beaux costumes pour évoluer autour d'elle. Ce souci, en un temps de mise en scène compliquée mais grossière, est louable, surtout

qu'il ne sert qu'à sertir une incomparable présence et l'impression d'une voix qui jette, sur les plus plates proses et les plus médiocres vers, la royale vestiture d'un manteau superbe, souple, léger et garni de gemmes.

GUSTAVE KAHN.

\*

## SARAH LA TRAGÉDIENNE

*Claire ainsi que la dive aux cothurnes de mer,  
Sombre comme la parque au double fer qui tranche,  
F'ai le glas de la harpe en exil sur la branche  
Et l'évoqué de l'aigle en triomphe dans l'air.*

*Je règne, telle vif un spectre de Golconde,  
Et le pactole harmonieux de mon gosier  
Va, par l'oreille en fleur, dorer l'âme du monde  
Aux joues vers moi levées comme un vaste rosier.*

*Ce front menu célèbre l'ample symphonie  
Du mystère des nuits et des gloires du jour  
Et mes cheveux sont la couronne du génie.*

*O vous qu'étonne mon printemps d'éternité,  
F'ai la jeunesse des chefs-d'œuvre et de l'amour.  
On me nomme Sarah, mais je suis la Beauté.*

SAINT-POL-ROUX.

Samedi, 7 novembre 1896.





## LA FILLE A BLANCHARD

*La Fille à Blanchard*, passée du roman à la forme scénique, y prit d'abord le titre de *Pauline Blanchard*. La pièce, drame rustique, en cinq ou six actes, fut lue à M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt par l'un des auteurs, M. Dar-mont, sur le pont d'un énorme steamer, au milieu du Pacifique, entre San-Francisco et Sydney. M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, dont la gloire est moins faite peut-être d'un talent sublime et insurpassable que d'une universalité qui assure une place unique, dans l'histoire de la scène, à la mobile et toujours parfaite interprète de tous les sentiments, de toutes les passions, de toutes les apparences, M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, Protée toujours en quête d'une métamorphose nouvelle et frappante, et qui, alors, ne jouait que sous le faste des draperies impériales ou dans le luxe des courtisanes, s'enthousiasma à l'idée d'incarner une paysanne. Les rôles furent distribués sur le paquebot; on répéta, et en débarquant à Sydney, Théodora joua *Pauline Blanchard*. Que fut cette première représentation? Les journaux australiens furent enthousiastes. De même, les journaux américains, lorsque, après avoir refranchi l'Océan, *Pauline Blanchard* fut représentée à New-York, à Chicago, partout où s'arrêta la triomphante Sarah. Reprenant la mer avec elle, la pièce traversa l'Atlantique, aborda à Londres, au *Royal Opera-House*.

Ce fut une belle soirée. M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, d'abord méconnaissable sous ce vêtement villageois, mais vite reconnue à son génie, fut charmante d'un réalisme mitigé de grâce et de poésie, passionnément obstinée dans son entêtement d'amour, visionnaire dont la folie incommoda le public, tragique à l'extrême, jusqu'au vrai et au delà. Parmi les spectateurs, il y avait Henri Rochefort, alors exilé du Boulangisme et qui supportait mal le brouillard et l'accent anglais; les auteurs de la pièce, MM. Dar-mont et Humblot; les directeurs de l'Odéon, le pauvre Marck, qui aimait bien la pièce, M. Des-beaux, qui l'aimait moins; M. Henry Bauër; Johnson, mort depuis, correspondant du *Figaro*; M. Leudet; M. Oscar Wilde qui faisait répéter sa *Salomé*, dont la représentation fut d'ailleurs interdite; M. Plançon, de l'Opéra; M<sup>me</sup> Roosevelt. Comme public de premières parisiennes, ce fut tout.

A Paris, *Pauline Blanchard* s'appela *La Fille à Blanchard* et vécut des destinées odéoniennes avec la belle tragédienne, M<sup>me</sup> Segond-Weber.



SARAH BERNHARDT dans la *Fille à Blanchard*.





SARAH BERNHARDT en 1875.

## SARAH BERNHARDT

ELLE est la seule Comédienne que le statuaire ait faite exprès pour exercer l'art de la Comédie, car elle est grande comme Rosalinde et assez mince pour pouvoir porter tous les costumes ! De plus, elle est si bien faite pour exprimer la Poésie, que même lorsqu'elle est immobile et silencieuse, on devine que sa marche, comme sa voix, obéit à un rythme lyrique.

Un statuaire grec voulant symboliser l'Ode l'eût choisie pour modèle.

Une véritable actrice doit pouvoir jouer Juliette et Lady Macbeth, Iphigénie et Ériphyle, Chimène et Pauline et par conséquent

ne doit être ni blonde, ni brune. Aussi Sarah Bernhardt, avec son beau teint de Hollandaise, n'est-elle ni blonde, ni brune ; car ses cheveux sont blonds si elle les mouille et bruns si elle les pommade ! Et de plus, si bien frisés, onvés et crespelés naturellement en tignasse idéale et en divine cri-nière de Déesse, à la façon de la chevelure de Diane de Poitiers emmêlée par Jean Goujon, qu'il n'y a qu'à y fourrer le poing et à y planter une épingle pour leur imposer la plus élégante et la plus compliquée de toutes les coiffures.

Que Henri Heine ne l'a-t-il connue lorsqu'il a peint dans *Atta-Troll* son Hérodiade. Avec quel amour il eût copié sur son visage de reine de Cappadoce ou de Néréide, qui fait songer à la nacre des mers, son front étroit avec la peau très tendre et très luisante, ses sourcils rapprochés et plus touffus à la naissance du nez, ses yeux bruns très longuement fendus et peu ouverts, ordinairement langoureux, mais quand elle s'anime, s'éveillant et sautillant comme des diamants noirs ; et cette prunelle excessivement petite, qui, lorsque la Comédienne dit un mot ironique, semble se jeter hors de l'œil et vous percer ; le nez hébraïque et pourtant très gracieux par un bridage de la narine, qui semble enlevée par la petite bosse qui est au milieu du nez et qui

signifie poésie et lutte ; et sans oublier le menton bien arrêté, résolu, la bouche gracieuse aux lèvres rouges, très fines, qui laissent voir un magnifique et terrible éblouissement de dents blanches ! Et jusqu'à la fin des âges, toujours l'image de Sarah Bernhardt sera évoquée lorsque Ruy-Blas dira : *Elle avait un petit diadème en dentelle d'argent.*

THÉODORE DE BANVILLE.

(*Camées Parisiens*, 1875.)

\*

I

## MELPOMÈNE

Je voudrais, pour vous dire, un luth qui fût buccin,  
Car il y faut douceur et force mélangées ;  
Car vos colères sont de caresses frangées :  
Rugissements d'hyène ou murmure d'essaim.

Tour à tour Doña Sol, tressaillant au tocsin,  
Cléopâtre sous ses turquoises par rangées,  
Gismonda la Superbe, au bandeau d'hydrangées ;  
Izéyl la Charmeuse, au collier de succin.

Toutes, Lady Macbeth, Froufrou, Fédora, Phèdre,  
La Reine sous son dais, L'Indienne sous son cèdre,  
Toujours celle qui fut, et demeure, et sera

Tous ces mythes : Tosca, Marguerite, Ophélie,  
Andromaque, Adrienne, Alcmène, Cordélie,  
C'est Elle, L'innombrable et l'unique Sara !

II

## BOUQUET DE FÊTE POUR SARAH BERNHARDT

Une rose a fleuri la bouche de l'Idole  
Comme un baiser lointain remontant et vermeil ;  
La feuille a couronné de sa courbure molle  
Le contour sinueux à la rose pareil.

Des bluets ont bleui les regards de la Reine,  
Et sous la toison d'or des cheveux crespelés





Affiche pour *Lorenzaccio*,  
par MUCHA.

Dont la blonde moisson où le bijou s'égrène  
Prend ces étoiles-fleurs en ses épis bouclés.

Des lys ont embaumé les gestes de la Sainte :  
Leur blancheur s'est mêlée à celle des bras nus ;  
Et, quand sa main s'ouvrit, de clairs pétales ceinte,  
On la prit pour un Lys aux parfums inconnus.

L'amaranthe grandit dans le cœur de l'Amie,  
L'Amaranthe fidèle, au symbole éternel ;  
Et, lorsque vous croirez sa ferveur endormie,  
Vous verrez rajeunir son germe fraternel.

Cueillez les roses, les bluets et les lys pâles,  
Et l'amaranthe pourpre aux nobles incarnats :  
Vous aurez des bouquets de rubis et d'opales,  
De suaves saphyrs, de savoureux grenats.

Cueillez les lys et les bluets, les tendres roses  
Et la vive amaranthe : azur, perle et carmins ;  
Et vous aurez, dans leurs soupirs et dans leurs poses,  
Son sourire, et ses yeux ; son amour, et ses mains !

### III

## BELLE-ISLE-EN-ART

Vous qui, dans votre Phare aux murs trapus et clos  
Que l'ouragan ébranle ainsi qu'une guérite,  
Aimez parfois jouer son rôle d'Amphitrite  
Drapé par l'Océan, d'azur et de sanglots ;

Vous regardez, le soir, s'allumer les falots  
Dont la barque au lointain, contre la mort s'abrite ;  
Une réplique d'ombre, et par Dieu même écrite,  
S'élève alors vers vous de la plainte des flots.

Je devine, Sarah, votre amour pour la houle  
Qui vous ramène en eux l'applaudissante foule  
Dont tant de fois votre Art triomphant fut vainqueur ;

Vous goûtez les rappels de la Mer qui s'effare,  
 Vous que le Monde voit briller dans votre Phare  
 Qu'illumine un génie où l'on sent battre un cœur.

## IV

## DE CORANA

Tertullien, de *Coroná*, écrit que, selon Claudius Saturninus, il n'y avait aucune plante dont on n'eût fait de couronnes.

Je réécrirai pour toi *le Traité des Couronnes*  
 En ce Jubilé doux, grande Sarah Bernhardt;  
 Celles des déités et celles des madones,  
 Toutes, tu les auras, pour en orner ton art.

Parce qu'il nous est cher; et, profane ou mystique,  
 Suave ou douloureux, toujours nous fut divin,  
 Sous la jupe moderne ou le peplum antique,  
 Et nous versa l'amour, tel qu'un auguste vin.

Je dirai la couronne en roses d'une Alcmène  
 Au front que de bouquets embaumés tu sertis;  
 Et ta couronne languissante et plus humaine,  
 Andromaque au front ceint de bleu myosotis.

Couronne d'Izéyl, en étrange orchidée;  
 Couronne de Gismonde, en mauve cattleya;  
 De pétales sans fin comme une onde inondée,  
 Ton souvenir flottant sous leurs gerbes ploya.

Couronnes de Lotus pour cette Cléopâtre  
 De qui les doigts étaient eux-mêmes couronnés  
 Des turquoises dont s'azurait l'ardent albâtre  
 De tes bras, de cent bracelets environnés.

Couronne de laurier dont Jeanne d'Arc s'abrite,  
 Couronne de camée et de camellia  
 Pour Phèdre la Superbe, et cette Marguerite  
 Qui ne sut que mourir quand l'amant oublia.



Affiche pour *la Samaritaine*,  
 par MUCHA.





O bandeau de Zaïre et turban d'Adrienne;  
 Couronnes de joyaux : Ruy-Blas, Théodora;  
 Couronne de lis d'or d'une monture ancienne  
 La Princesse Lointaine — et que l'on adore!

En anneaux parfumés dont la chaîne relie  
 Ton passé radieux à l'éclat de ce jour, ¶  
 Les fleurs que tu cueillis, lumineuse Ophélie,  
 Te viennent couronner, toutes et tour à tour,

De nimbes odorants, de fraîches auréoles,  
 D'un ailé diadème ou d'un vivant halo  
 D'où tes cheveux dorés comme des alvéoles  
 Ruissellent sur tes yeux argentés comme l'eau.

Oui, de toutes les fleurs qu'elles soient couronnées,  
 Ces héroïnes, tes figures, tes fiertés;  
 Mais pour toi, qui les as dans l'Art noble incarnées,  
 Tous les rayons, ô Muse, et toutes les clartés!

Dans un beau paysage où les couchants sont calmes,  
 Dans un palais sinistre au lugubre salon,  
 Couronnez la Samaritaine avec des palmes,  
 Couronnez avec des violettes, l'Aiglon.

Mais je veux enlacer deux calices encore,  
 L'un de perversité, l'autre de désespoirs :  
 Couronnez le Lorenzaccio, de mandragore;  
 Et couronnez l'Hamlet avec des iris noirs.



## V

## REVIVISCENCE

Les Héroïnes disparaissent en cohortes  
Comme si les chassait un étrange aquilon :  
Sombre Lorenzaccio, pâle Hamlet, blanc Aiglon,  
Un jeune homme renaît des jeunes femmes mortes.

Le Florentin éphèbe a des faiblesses fortes,  
Le Sphinx du Danemark meurt sous un sort félon ;  
Un sinistre palais du lugubre salon  
Sur le blond fils de l'Aigle a refermé ses portes.

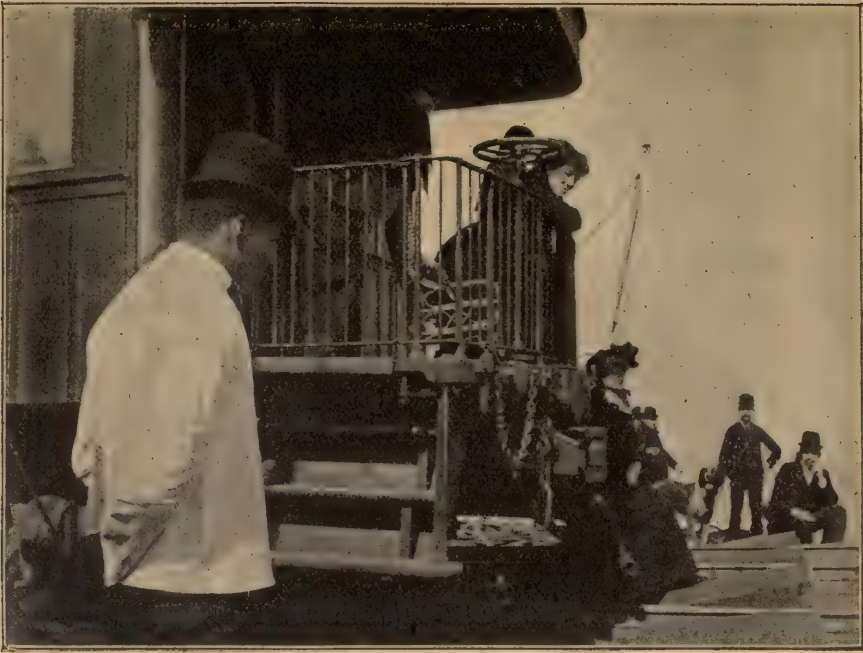
Une grâce de femme est dans ces trois enfants :  
C'est que tous trois sont faits vaincus ou triomphants  
Des grâces de Sarah qui fait toutes les femmes.

Et Phèdre, et Jeanne d'Arc palpitent dans la chair  
De ce Lorenzaccio qui prépare les lames  
De l'Hamlet, Aiglon noir, de l'Aiglon, Hamlet clair.

ROBERT DE MONTESQUIOU.







*En bac sur le Mississipi.*

## SARAH BERNHARDT

**H** EUREUX ce siècle qui eut de grands poètes pour le chanter et de puissants artistes pour traduire ses grands poètes, qui naquit au soleil impérial avec la voix de Talma, qui s'éleva avec Rachel, qui fut tragique et noble avec Frédérick, M<sup>me</sup> Dorval et M<sup>lle</sup> Georges, qui s'épanouit aujourd'hui avec M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt! On peut dire de lui qu'aucun autre ne l'approche par la beauté des œuvres qui signalent son étonnante grandeur et que son théâtre lui-même, atteint quelquefois au sublime par le génie de ses auteurs et de ses comédiens. Les siècles disparus eux-mêmes revivent en lui, mieux compris et plus purs que par le passé. Ainsi M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, tour à tour Aricie, Phèdre, Andromaque, Chérubin, Doña Sol, Marguerite Gautier, Lorenzaccio, Médée ou la Samaritaine, unit avec la divine puissance de son talent, le génie de Racine et de Beaumarchais à celui de Victor Hugo, de Musset et de Dumas!

Ce qu'est M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, de nombreux et de grands écrivains l'ont proclamé magnifiquement, en prose ou en vers; les plus dignes d'entre les peintres ont représenté sa fine silhouette dans les différents rôles où elle s'incarna; les souverains ont brigué l'honneur d'être admis à l'écouter, et les



*Devant les Montagnes Rocheuses (avril 1891).*

M <sup>me</sup> Méa	Sarah Bernhardt	Marie Thioux	M <sup>me</sup> Marie Grandet
Antonio	Charton	femme de chambre	
Valet de chambre		Angelo	Rebell

poètes, qui sont les souverains de l'esprit, l'ont célébrée comme la plus digne de celles qui surent donner à leurs fictions le frisson magnifique et passionné de la vie. Aucun d'eux toutefois ne sut le faire aussi bien que le poète des *Exilés* et des *Odes funambulesques*. Théodore de Banville : « C'est, dit-il, la muse de la Poésie elle-même. Un instinct secret la pousse. Elle récite les vers comme le rossignol chante, comme le vent soupire, comme l'eau murmure, comme Lamartine écrivait. » Et c'est vrai, lumineusement. Quand M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt dit les vers, il semblerait que c'est une voix divine qu'on entend, une voix si pénétrante qu'aucune ne lui est comparable par l'accent et par la musique.

Son jeu, non moins pur, non moins parfait, non moins éloquent, ajoute au prestige de la voix. Ceux qui ont vu M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt aux endroits les plus pathétiques de *Phèdre* et de *Médée* savent quelle merveilleuse tragédienne elle est, et combien les nobles vers qu'elle déclame gagnent encore de frisson et de grandeur, dépassent l'attitude humaine, pour atteindre à la beauté antique la plus haute ; ceux qui l'ont vue dans *Aricie*, *Doña Sol*, *Zanetto* ou *Maria de Neubourg* se souviennent de sa tendresse féminine d'amoureuse et d'épouse, et il en est peu qui n'aient versé des larmes aux



solennels accents d'Andromaque, de Cordelia, de Jeanne d'Arc et de la Samaritaine ! Dans *Lorenzaccio* elle a été aussi toute l'ardeur, toute la fougue, toute l'attirance de l'Italie ancienne, et lorsqu'il lui arriva d'interpréter Hamlet, M. Catulle Mendès écrivit que c'était la première fois en France qu'on venait de jouer ce rôle. Pour nous qui l'avons vue dans la Louise des *Mauvais Bergers*, nous savons aussi que son incroyable talent ne se borne pas à interpréter les héros légendaires, mais encore qu'il s'accommode aux personnages plus modernes des tragédies actuelles.

On peut dire que M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt a incarné le théâtre tragique et poétique dans toute sa beauté souveraine.

En ce temps de prose et de scepticisme, les foules lui durent un merveilleux mirage d'idéal et les poètes lui furent reconnaissants d'un génie qu'elle employait à glorifier leurs chefs-d'œuvre inspirés. Les uns et les autres comprirent l'extraordinaire beauté d'art qui s'échappait d'elle, et dans une fête magnifique qui eut lieu le 10 décembre 1896 et que lui offrirent ses amis et ses admirateurs, M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt put juger, par le nombre et la qualité des hommages, de la reconnaissance infinie qu'ils lui vouaient les uns et les autres, les spectateurs obscurs de la foule et les poètes célèbres du Parnasse :

Catulle Mendès, Edmond Rostand, Armand Silvestre, André Theuriet, Haraucourt, d'autres encore, vinrent célébrer son illustre amitié, son grand talent, sa parfaite beauté d'art. L'art ! ce mot à lui seul résume la vie de M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt ; il n'est pas d'instant qu'elle ne lui consacre ; la sculpture, la peinture même ne lui sont pas étrangères. Cette grande inspiratrice est bien souvent créatrice et tout ce qui vient d'elle, semble-t-il, porte le rayonnement de son génie et de sa grâce exquise.

JOSEPH UZANNE.



## La tragique histoire d'HAMLET, Prince de Danemark

JOUÉE PAR

### M<sup>ME</sup> SARAH BERNHARDT

QUAND M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt interpréta le principal rôle de la tragique histoire du prince Hamlet, elle était déjà familiarisée avec Shakespeare. N'avait-elle pas tenu autrefois l'emploi de Cordélia, dans *Le roi Lear*. Et qu'est-ce que Cordélia? Sinon toute la tendresse, tout le dévouement, tout l'abandon aveugle et passionné d'une jeune âme fragile vouée dès l'adolescence au combat éternel contre le mensonge et l'adversité? Cordélia, c'est, dans l'amour paternel, un commencement d'Hamlet. M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt pénétra donc de bonne heure dans cette sphère de sentiments violents et tout de suite elle connut ces personnages qu'elle devait retrouver plus tard, dans le décor d'un monde différent : Lear, un peu le père d'Hamlet, Goneril, un peu la reine Gertrude, le fou du roi Lear, déjà Yorick!

Aussi fût-ce sans surprise, sans effroi, qu'elle aborda les régicides de la cour d'Elseneur et qu'elle se trouva aussitôt propre à incarner ce personnage si profondément divers et si grandement humain : le prince Hamlet.

A représenter ce prince malheureux, M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt voua, outre son immense talent de métier, tout son génie de compréhension. M. Catulle Mendès, qui assistait à la première, écrivit le lendemain que c'était la première fois qu'on jouait Hamlet en France. Il avait certainement raison.

Nous vîmes M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt.

Elle était dans ce rôle tout ce qu'on peut souhaiter être, hors le médiocre.

Attendrie et rêveuse, emportée et démente, raisonnable et ironique, elle nous exprima, dans ses multiples détails, les diverses faces de ce héros subtil et ingénieux. Avec un art tout à fait grand elle joua tour





à tour l'abattement et la folie, le cynique et la colère, la puérité et le songe.

Elle y récita le monologue sans embarras, y eut l'épithète d'un ton heureux, ne dépassa jamais d'une ligne la bonne tenue du tragique. Et ce fut, sans forfanterie, sans prosaïsme, sans fausse parade de planches, qu'elle y conversa avec le spectre et que, de la pointe acérée de son glaive, elle cloua fort proprement le vieillard Polonius au rideau de la tenture.

*Hamlet* fut écrit en 1603, entre *Othello* et *Jules César*. C'est dire qu'il marque l'époque féconde de Shakespeare, celle où il avança le plus résolument et avec le plus de certitudes dans le monde passionnel. *Hamlet* marque le point le plus élevé de son inspiration. *Othello*, avec son décor vénitien, la chaude ardeur de ses amours et de ses haines le prépare amplement. « J'admire *Othello*, mais il ne me paraît pas vivre de l'auguste vie quotidienne d'un *Hamlet*, qui a le temps de vivre parce qu'il n'agit pas », a dit M. Maeterlinck. Et rien n'est plus vrai. *Hamlet* est en progrès sur *Othello* ; il se rapproche étrangement de nous. Nous sommes étonnés de ses sentiments parce que nous y reconnaissons le fidèle miroir de quelques-uns des nôtres. C'est étonnant ce qu'*Hamlet* est *raisonnable* ! Et comme M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt sut bien le jouer, tel à peu près que Jules Laforgue l'eût admis ; sobre, attentif, très lucide, très conscient, soucieux comme pas un de la propreté de ses mains, de son visage et de son âme. *Hamlet* n'est plus la lirute aveugle et emportée comme le magnifique *Othello* et rien, en lui, n'annonce la prodigieuse ambition de Marcus Brutus, dans *Jules César*. Il n'est éloquent qu'au dérisoire et théâtral qu'au figuré. Il joue de l'épée, comme de l'éventail ; sans plus. Et quand il apprend la pièce aux comédiens, il s'amuse énormément : c'est un enfant, voire un enfant qui a des préjugés. Les bruits du festin de Claudius lui sont insupportables, et il prend au sérieux un crime qui n'avait rien de plus méchant que les autres crimes de son époque. Il est boudeur. Son caractère insupportable, plein d'incertitudes et de déterminations, ne sait point quelle issue choisir. Il aime la vertu comme une maîtresse et il s'arme pour venger le meurtre comme un paladin. Toutefois, il tue Polonius et s'étonne que Laerte se fâche. Est-on plus inconséquent, plus brouillon, en un mot plus humain ? Qu'a donc fait la pauvre Ophélie sinon que l'aimer ? Et comme il lui parle rudement, ainsi qu'un homme de tous les âges.

Comme Pylade près d'Oreste, un seul homme a ses confidences, un seul homme approche de la réalité de son cœur : Horatio. C'est à lui qu'*Hamlet* se confie, aveuglément, et c'est à peu près de la même façon antique qu'ils préparent simultanément le dénouement de la pièce.



*Portrait de Sarah Bernhardt, par CLAIRIN.*



Comme Oreste tuera Égisthe, amant de Clitemnestre, le prince Hamlet tuera Claudius, amant de Gertrude. Shakespeare, après des siècles, retrouve la conclusion d'Eschyle. Après le palais des Atrides, voici le palais d'Else-neur. Et l'histoire est la même, comme le génie.

M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt a su s'y guider comme il convenait. Si le mot d'Hugo : *Hamlet est le chef-d'œuvre de la tragédie-rêve*, trouva son application, c'est bien par M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt. Tous les autres artistes nous avaient représenté le compagnon de Guildenstern et de Rosencrantz comme un bravache et un incompris, un étourneau et un ténébreux. Habités à jouer les romantiques, ils avaient mis à sa taille le pourpoint d'*Hernani*, et la plupart n'avaient point compris les qualités essentielles que réclamait ce rôle difficile : sobriété, finesse, réflexion, étude. Où les uns n'avaient eu que le panache et les autres la folie, M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt avait perçu la réalité de l'homme. Elle nous donnait un Hamlet dépouillé du mensonge d'opéra : conscient de ses actes, attentifs à la vie, déguisé, pour savoir, furieux par faiblesse, souvent généreux, souvent lâche, toujours hésitant et indéterminé, trop spéculatif pour avoir la franchise de ses actes et ne sachant pas très bien à quel moment propice il lui est le plus profitable de tuer un homme. C'est dire si elle l'a compris ! Horatio qui était son ami et pour lequel il ne se déguisa jamais ne l'eût pas compris mieux.

Et, dans une suite de scènes bien choisies, elle sut lui donner enfin l'attitude désirable.

C'était tout ce que nous voulions : avoir une attitude d'Hamlet.

Cette attitude, M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt sut la trouver pour nous, sans artifice, sans erreur, sans déguisement, aussi exactement que possible pareille au rêve Shakespearien.

Le vent qui fait voler ta plume noire  
Et te caresse, Hamlet, ô jeune Hamlet !

(THÉODORE DE BANVILLE)

est venu caresser, une fois de plus, ta silhouette réapparue parmi nous, ô prince malheureux ! Nous y avons reconnu un jeune homme incertain et divers, à l'effigie de nos personnes, c'est à dire — ô Hamlet ! — un jeune homme de tous les temps.

C'est pourquoi nous t'avons reconnu, accueilli et aimé.

C'est pourquoi aussi nous avons voué à M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, qui te donna la vie, gratitude et admiration.

EDMOND PILON.



*Auckland (en mer, sur le Monowai).*

M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt

Darmont

Rebell

## LA PRINCESSE LOINTAINE

QUELQUES années — à peine un lustre — se sont écoulées déjà, et voici qu'à travers mon imagination, mes jeunes souvenirs, j'aperçois le dôme imposant d'un cirque (Cirque d'Hiver); sur le boulevard, devant la façade de ce moderne Erechthéion du plaisir, une mer toute noire, pleine de houles, c'est-à-dire une foule compacte, immense, prodigieuse : du mondain et du peuple, — le Tout-Paris des premières et le Tout-Crapule des jours ordinaires; et puis encore, voici que j'entends s'élever du sein de cette même foule des murmures, des rumeurs, des appels et des cris, des joies et des angoisses : tout cela s'éparpillant dans les airs avec un bruit lourd et sourd, grondant et enveloppant de vagues et d'embruns !... Sur d'énormes pancartes et affiches, on y pouvait lire à peu près ceci : *la Passion*, mystère religieux, mis en vers par le — soi-disant noble — poète Edmond Haraucourt; et plus bas, écrit en grosses lettres, ce nom : *Sarah Bernhardt*...

Ce que fut cette soirée? Magnifique et ridicule, merveilleuse et lamentable, sublime et grotesque !... Ils étaient trois pantins qui, entre eux, lisaient interminablement leurs rôles, en habits de soirée, et dans quel décor !... Et



quant à la voix d'or, la fameuse voix d'or, elle sombra, couverte par les trépignements, les huées, les clameurs de ceux qui n'entendaient pas et... les applaudissements des amis et admirateurs; la voix d'or s'était évanouie... Enfin, pour ne rien omettre, l'irruption soudaine et malheureuse d'Edmond Haraucourt, descendu jusqu'à la scène, apostrophant le public, baisant les mains de Sarah au milieu d'une tempête de rires, immense !... La représentation de la *Passion* fut, quand même, ce qu'elle devait être : intéressante, pleine d'enseignements; ce fut une soirée de bataille d'où émanait — n'importe ! — une sensation de réelle grandeur. Et, seule, Sarah, de blancheur vêtue, candide comme le peplum qui tremblait à ses épaules, souriante, tranquille, rageuse devant cette foule, remuée, dominée par deux sentiments : la joie et la colère, m'apparut belle, très belle, inoubliable...

Ce soir-là, cette foule, cette masse capricieuse d'hommes et de femmes, — ô symbole, — c'était l'âme toute de Sarah, elle-même !...

\*

Mignonne, c'est l'Avril !...

Mais qu'il est loin et glorieux, inconnu pour nous autres, avouons-le, cet Avril des ciels florentins, enrubanné des fraîches guirlandes du printemps, plein de charmantes brindilles d'amour, de caresses, de parfums et de rosées !... cet Avril aux couronnes fleuries, où, dans le *Passant* de François Coppée, Zanetto susurra, soupira les vers qui s'harmonisaient si bien avec les chansons du clair de lune !... Et que Silvia — M<sup>me</sup> Agar — dut avoir le cœur attendri délicieusement par les aveux câlinement modulés du pauvre joueur de mandoline !...

Les épis de la sauge et de la marjolaine !...

Oui, parmi tous les bouquets amoncelés, — vers et fleurs, c'est la même chose, — le mercredi 9 décembre 1896, sur la scène de la Renaissance, ô combien ces douces et modestes petites reines des champs et des bois ont dû paraître à la tragédienne plus touchantes, plus... cordiales — évocatrices d'horizons aux soleils mourants et de paysages un peu lents, avec des atmosphères de souvenirs, comme celles d'Automne — que les orchidées, les roses et les camélias aux corolles d'orgueil, qui lui furent aussi déposés à ses pieds ! La rose et l'orchidée, n'est-ce point vrai ?... sont à la sauge et à la marjolaine ce que la lyre est au pipeau du berger !...

Et, André Theuriet, ce dernier de nos Immortels, et ce premier de nos Forestiers, eut raison — se souvenant de *Jean-Marie* — de n'offrir à

sa Thérèse que de simples fleurs des bois !... Celles-là sont toujours les plus jolies !

\*

*Sarah Bernhardt !* Ce nom n'évoque-t-il point déjà tout un passé d'auréoles artistiques, — une flambée de gloire ! — tout un présent d'enthousiasmes assurés, tout un futur de lauriers, encore ! Acharnée, infatigable, n'hésitant devant aucun sacrifice, toujours prête, toujours ardente, ici, comme aux quatre coins du monde, elle a su dépenser toutes ses forces et son énergie, déployer, prodiguer ses géniales qualités, pour cette chose sacrée, divine, presque indéfinissable : l'Art !...

Sa vie ? Agitée, — mais splendide, naturellement, comme elle !..

\*

Elle eut pour professeurs Provost et Samson, et présentée, jeunette, au Conservatoire, elle y récita les *Deux Pigeons*. Sarah Bernhardt, le 11 août 1862, débutait au Théâtre-Français, dans *Iphigénie en Aulide*.

Les pièces dans lesquelles elle se montra ? Faisons un choix, et par ordre de date, et à titre de curiosité, voici à peu près :

1862. *Iphigénie en Aulide*, aux Français.

1867. Engagement à l'Odéon. — Duquesnel, directeur, aujourd'hui critique dramatique, et quel !... — *Phèdre*, *les Feux de l'Amour et du Hasard*, *les Femmes savantes*, *Athalie*, 1868 ; *Kean*, *Le Roi Lear*, avec Taillade, 1869 ; *le Passant*, *le Bâtard*, de Touroude, avec Mounet-Sully, 1870 ; *l'Autre*, de George Sand, 1871 ; *Jean-Marie*, 1872 ; *Mademoiselle Aïssé*, de Louis Bouilhet ; *Ruy-Blas*.

1872. Rentrée aux Français : *l'Absent*, d'Eugène Manuel ; *Mademoiselle de Belle-Isle*, *Britannicus*, *Dalila*, *Mademoiselle de la Seiglière*, 1873 ; *Andromaque*, 1874 ; *le Sphinx*, d'Octave Feuillet ; *Zaïre*, 1875 ; *la Fille de Rolland*, 1876 ; *l'Étrangère*, *Rome vaincue*, 1877 ; *Hernani*, 1878 ; *Othello*, 1879 ; *Mithridate*, 1880. Dernière création aux Français : *la Bataille d'Hernani*, de François Coppée.

1880. En Amérique : *Adrienne Lecouvreur*.

1882. A la Porte-Saint-Martin : *la Dame aux Camélias*, *Fédora*, *Pierrot assassin* (au Trocadéro), de Jean Richepin ; *Froufrou*, *Nana Sahib*, *Théodora*, 1885 ; *Marion Delorme*, 1886 ; *Macbeth*, traduction Cressonnois, 1887 ; *la Tosca*, 1890 ; *Jeanne d'Arc*, *Cléopâtre*.

1893. A la Renaissance : *les Rois*, de Jules Lemaitre, 1894 ; *Izeïl*, *la Femme de Claude*, *Gismonda*, 1895 ; *Magda*, de Sudermane ; *la Princesse lointaine*, 1896 ; *Lorenzaccio*, un triomphe !...

Comme on peut le voir par cette liste, en que de rôles plus disparates les uns que les autres Sarah Bernhardt ne se montra-t-elle point ! Et l'on remarquera qu'elle n'interpréta jamais la Juliette de Shakespeare. En cette nomenclature, Théodore de Banville brille aussi par son absence...





SPINDLER. — *Sarah musa inspiratrix.*

\*

Récemment, tout le monde a pu lire les articles très beaux, très nerveux, empreints d'un juste esprit d'orgueil, en lesquels Sarah Bernhardt se montrait fière d'avoir acclimaté la langue, la littérature françaises sous tous les climats de l'univers. En effet, aux quatre points cardinaux, de par sa bouche, de superbes vers ont retenti ; les sons si doux, si câlins, si musicalement insinuants de sa voix se sont envolés — autant d'harmonies — pour la noble joie de millions d'étrangers... Des rôles médiocres, interprétés par elle, devinrent des choses de superbe envergure. Elle chanta du Shakespeare, ô suave Ophélie ! ô Desdémone exquise ! La preuve de cela n'est-elle point dans ce magnifique compliment à elle adressé par M. Edmond Rostand :

Tu sens furtivement se poser, quand tu joues,  
Les lèvres de Shakespeare aux bagues de tes doigts...

Elle pleura du Hugo, ô Dona Sol incomparable ! elle gémit du Dumas, ô Marguerite, morte idéale ! Les mânes de Racine n'entrevirent jamais de Phèdre plus passionnée, plus tragiquement frémissante. Aujourd'hui, elle se donne de toute son âme dans *Lorenzaccio*, et l'on crie : Vive Musset ! Et celui-ci est un grand auteur dramatique.

Sur la scène, elle aima vraiment, — qu'on se souvienne des baisers farouches de Théodora ! — elle pleura de vraies larmes. Jamais femme ne sut mieux aimer, ne sut mieux mourir...

Mais — il y a un mais... — lorsque Sarah Bernhardt nous entretient de sa contribution au développement de la langue française devers tous les cieux, que son orgueil est donc bien légitime ! lorsqu'elle nous parle de son heureuse influence, quant à la propagation de la littérature française, que son orgueil donne donc droit à des réserves de notre part !...

Littérature française ! Certes, à des degrés divers : Racine, Voltaire, Marivaux, Victor Hugo, Alfred de Musset, George Sand, Alexandre Dumas, Octave Feuillet, Émile Augier, Jules Lemaitre et Jean Richepin ; c'en est d'ailleurs assez pour que la France reste son humble obligée... Mais, quand même, les autres?...

\*

Dès les débuts de sa vie artistique, deux hommes : l'un, la Médiocrité pure, l'autre, le... Bon sens, c'est-à-dire MM. Camille Doucet et Francisque Sarcey, chacun, pour une large part, aidèrent à l'éclosion de son génie. Le premier décida de son engagement à l'Odéon ; le second, au milieu de ses



démêlés retentissants avec le Théâtre-Français, sut, par son intervention, amener l'apaisement, l'issue heureuse...

Plus tard, elle fut, elle demeure l'étoile magnifique, irremplaçable, de qui?... Simplement, de Victorien Sardou, faiseur de mélodrames, en somme ! Et l'étoile encore d'Ernest Legouvé, Eugène Manuel, Henri de Bornier, Alexandre Parodi, Jules Barbier... Ceux-là, de la littérature française ! Allons donc !... Et par une anomalie des plus fâcheuses, des plus regrettables, où elle fut la plus « *Sarah* », c'est beaucoup, ma foi, dans les pièces de Victorien Sardou, — cet autre d'Ennery pour exportation...

Mais, cette réserve établie, n'insistons plus : elle a été, elle reste la personification de la Beauté qu'elle aime par-dessus tout : elle est l'Art...

Ne nous étendons point davantage, non plus, sur un jeu si pur, si personnel, sur l'harmonie de ses gestes et de ses attitudes, sur la musique ailée, savante, souveraine de sa voix : cela fut commenté mille fois. Sarah est une Ame, et par tous les frissons de cette Ame nous a été révélée l'exaspération même de tous nos sentiments. Dans le drame, dans la tragédie, — c'est son cri rauque de détresse, de haine ou d'agonisante, sa plainte murmurante, sa chanson d'amour et d'oiseau ; ses larmes enfantines et ses larmes de rage, ses baisers, ses enlacements, ses génuflexions ; c'est sa taille rebelle, sa taille onduleuse, fuyante, ses hanches qui s'enroulent ; c'est son regard plein de sang ou de furies, son regard plein de ciel, de rêve et de volupté, son regard dans lequel s'infiltré lentement la Mort !...

\*

Or, voici qu'on la veut décorer, voici que sur sa poitrine, que l'on aperçut souventes fois haletante, secouée de sanglots, — l'on voudrait voir attaché le ruban rouge ! Quelle mauvaise idée ! Que de démocratie et d'opportunisme là-dedans !... O mesquinerie, enfantillage et prudhommesquerie de notre époque !... Pourquoi cette amulette, pour elle qui est au-dessus de tout cela ? pourquoi cette passementerie encore, cette marque de fabrique des bureaux de bienfaisance et confections de charités, pour elle, qui sait si bien se décorer de l'écharpe d'azur immortelle des poètes ? Ce ruban rouge, s'il vous plaît, que l'on plaque sur la poitrine aussi des enfants de nos écoles ! Sarah Bernhardt possède le diadème fleuri de sauge et de marjolaine, avec, autour, — tels des diamants, — des rimes aux richesses incalculables ! Il me semble que cela pourrait être assez...

\*



L. A. BESNARD. — Sarah Bernhardt dans "Lorenzaccio".

Léon Cladel, l'auteur de ce bien étrange et actuel roman : *Fuive errante*, tira, un jour, d'un de ses plus fameux livres, *Ompdrailles*, un drame d'un romantisme des plus intenses. « La maîtresse d'Ompdrailles, me disait-il, s'appellera désormais Sarah Bernhardt!... » La tragédienne eut connaissance de la pièce, s'en éprit même fougueusement, paraît-il, mais le vœu de l'écrivain ne se réalisa pas. Ne serait-il pas encore temps de bien faire?... Qu'en pensez-vous, Madame, en attendant qu'Armand Silvestre, Catulle Mendès et Jean Lorrain, vous fassent à leur tour l'hommage de leurs pures rêveries?...

\*

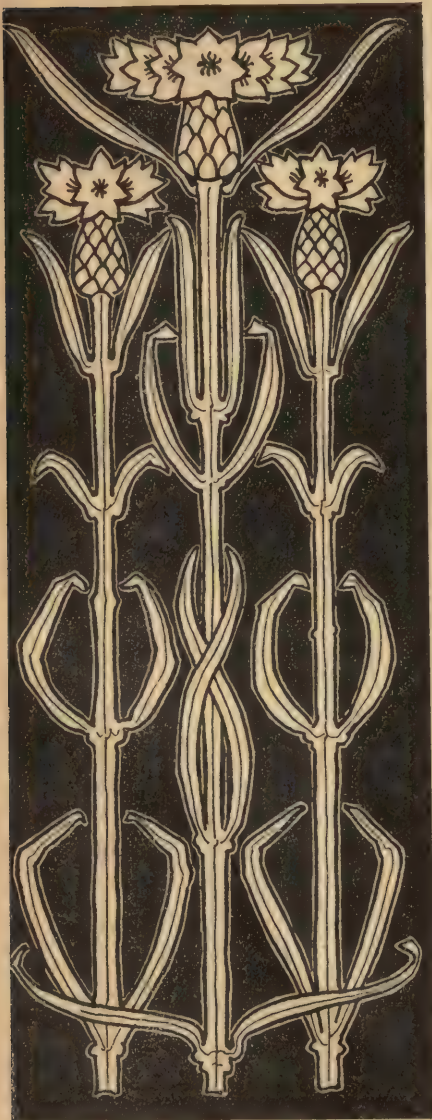
Et, soudain, aux hasards de ma plume, je fais ce rêve : — Ma pensée vagabonde me transporte en un paysage tout entier d'enchantements et d'étoiles : c'est la vallée bleue de Mysore peut-être, c'est la féerie de Bundjapour et d'Habad ; au loin le Gange, et les gondoliers ont passé... et c'est la Nuit, par la forêt et les solitudes, la Nuit charriant ses rêveries et ses balbutiements ; toutes sortes de lucioles vaguent, illuminées, par les airs ; les oiseaux de pourpre et d'or, aux ailes de velours, se sont tus : le grand Silence!...

Puis, une chanson s'élève, angélisée, douce comme une caresse de brise, plaintive comme une mélodie, comme un aveu timide d'amour, des friselis de baisers planent sous les branches des arbres, la chanson devient sonore, enfin nuptiale... Des vers, des vers d'une infinie mélodie sont prononcés, aux rimes lentes, indécises, féminines ; des vers d'une douceur inusitée et qui



n'en finit plus, cependant que, disséminée vers l'ombre, chuchote et soupire quelque cithare pâmée ! Le Rêve et l'Amour ; mais, cette fois, comme si cela se passait au ciel !... Et ces vers-là sont psalmodiés par une femme ; c'est, peut-être, Akédyssénil, — ô grand et cher Villiers de l'Isle-Adam ! — qui s'est faite plus aimante et plus tendrement rêveuse... Mais non, c'est vous, ô Sarah ! et, de grâce, trouvez-nous le poète aimé des dieux qui vous les soufflera un peu ces poèmes de mon Rêve, — pour que nous puissions bien pleurer et bien aimer avec vous — comme au ciel !...

✱



Mais nous, qui sommes d'une génération jeune, récente, nous qui comptons cependant dans nos rangs des noms ayant acquis une belle signification d'art, nous n'avons point le droit d'être exclusifs, intransigeants et d'émettre certains regrets. Demain, pour nos œuvres, nous aurons, il faut bien l'espérer, une nouvelle Sarah ! Car il n'y a pas à dire, littérairement, par son passé de succès, de gloire, elle est désormais aux Parnassiens... et c'est tant mieux. Néanmoins, voici qu'un autre rêve me hante, et pourquoi ne pas l'exprimer :

— Sur une scène splendide, en un décor magique, pour un soir seulement, aux Parnassiens, l'on a dit : « Messieurs, tirez les premiers ! » — et ceux-ci ont donné leurs poèmes à Sarah, qui nous les vient dire, chanter ; ensuite, Maurice Maeterlinck, Émile Verhaeren, Adolphe Retté, Henri de Régnier, Gustave Kahn, Stuart Merrill, Saint-Pol-Roux, Albert Samain, Ferdinand Herold, Pierre Louÿs, se sont avancés et lui ont offert les leurs...

Que ce serait grand, noble et beau ! Quelle fête, Mes Seigneurs, — et... nous verrions un peu, pour rire !...

\*

Qu'on me permette, enfin, cette anecdote, — vraie et point connue. — Il y a trois ans, au 16 de la rue Saint-Victor, — chambre pauvre, mais claire et gaie, quelques fleurs, quelques oiseaux, — demeurait Paul Verlaine. Un jour, que je l'allai voir, — mon pèlerinage familial, — je le trouvai en proie à une excitation, à une nervosité extrêmes.

— Maître, qu'avez-vous?

— Ce que j'ai?... — Mais figurez-vous que me voilà attelé, — quelle fantaisie, hein? — à une grande machine : un drame!...

— Un drame? Ah bah! Et le titre de ce drame?...

— *Louis XVII!!*

— Oui, mais, selon vous, qui jouera Louis XVII?

— Qui? Eh bien! un enfant : Sarah Bernhardt!...

Et le Maître d'ajouter, avec un bon rire d'enfant :

— Parce qu'elle joue à ravir et parce que je veux profiter aussi de sa maigreur!...

De cette pièce, Verlaine n'en écrivit qu'un acte, hélas!...

*Louis XVII, Lorenzaccio!* — Avouez un peu que notre grand Verlaine, en fait de choses théâtrales, avait du flair!...

\*

Et pour terminer, et pour me résumer, je dirai de Sarah Bernhardt, en me servant d'une phrase de Barbey d'Aurevilly, sur une femme jadis célèbre :

« Quand on a l'honneur d'être un genre à soi seule, on n'est plus ni demoiselle ni madame. On n'est personne, on est une chose qui a son génie! — et Sarah, c'est Sarah!... »

Ou plutôt encore, pour nous autres jeunes, — respectueusement, ses admirateurs : « *La Princesse lointaine...* »

HENRI DEGRON.

Paris le 14 décembre 1896.







## THÉODORA

A MADAME SARAH BERNHARDT.

*Ils fuyaient tous; les Goths, les Perses, les Vandales;  
Défaits, sanglants, meurtris dans cet âge de fer.  
Les buccins des vainqueurs sonnaient un bruit d'enfer,  
Sur les chemins poudreux se heurtaient les cymbales.*

*Sombre Théodora! malgré tant de scandales  
Et ton ardente soif du plaisir de la chair,  
Des boucliers conquis le métallique éclair  
Bleuissait, argenté, dans l'or des cathédrales.*

*— Hypocrite hétéaire aux yeux ensorceleurs,  
Ton amour criminel s'achevait dans les pleurs  
Et tes amants d'un jour hurlaient dans la souffrance,*

*Dans les fers et le feu, pour ton lascif baiser.  
Tu fis un lubanar du trône de Byzance :  
Et la mer en fureur semble encor t'accuser!*

CHARLES MARIOTTE.



L. A. BESNARD. — *Portrait de Sarah Bernhardt.*

## SARAH BERNHARDT

DANS LA *VILLE MORTE*  
ET DANS *HAMLET*

**A** la Renaissance, la *Ville Morte*, tragédie moderne de M. Gabriel d'Annunzio, a été bien montée et, dans l'ensemble, assez bien jouée. M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt a été admirable dans le rôle d'Anne : dès l'ouverture du rideau, elle a su, par le son même de la voix, pour ainsi dire, suggérer qu'elle était aveugle ; elle a eu les cris de douleur les plus tragiques et aussi les plus doux murmures d'amour et de tendresse ; et je ne crois pas qu'on oublie jamais la gaieté caressante, enfantine, et un peu mélancolique, avec laquelle elle raconte à sa nourrice la légende d'Io.

(Mars 1898.)

---

Madame Sarah Bernhardt est un merveilleux Hamlet. Elle a donné à tout le rôle le mouvement qu'il fallait. Elle a compris que Shakespeare n'était pas un écrivain de la période de 1830, et que les personnages de ses drames ne devaient pas être interprétés comme les héros des pièces romantiques.

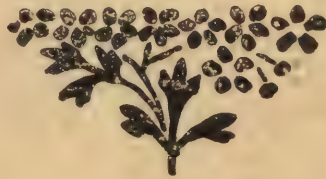


Elle a compris que le jeune homme, intelligent et rêveur, qui revient à peine de Wittenberg, et qui, peu fait pour l'action, quelle qu'elle soit, et désigné cependant pour commettre le plus terrible des actes, se cherche constamment des raisons de ne pas agir, avait, comme souvent les tendres et les doux, des colères subites et de soudaines ironies. Elle a joué d'une manière intéressante toutes les grandes scènes du drame, et mieux encore que les autres, peut-être, celle avec Ophélie. Là, elle est d'abord d'une mélancolie résignée qu'on sent aimante, infiniment; puis, après qu'Hamlet s'est découvert épié par Polonius, le revirement est brusque et cruel, et les mots qui étaient dits, il y a un instant, avec un chagrin attendri, sont répétés maintenant, avec une fureur qui persifle. Madame Sarah Bernhardt a eu, en Hamlet, des gestes admirables; et avec quel art exquis elle a évité, aux passages et aux répliques célèbres, de trop faciles effets! Grâce à elle, Hamlet a vécu, ici, d'une vie vraie.

Il faut hautement remercier madame Sarah Bernhardt d'avoir, sur son théâtre, joué pour la première fois, à Paris, un drame de Shakespeare

(Juillet 1899.)

A.-FERDINAND HEROLD.



## A SARAH BERNHARDT

APRÈS UNE REPRÉSENTATION DE *LA SAMARITAINE*

*S*VELTE, un bras arrondi vers l'amphore de grès,  
L'autre pendant aux plis de ta molle tunique,  
Dans la simplicité d'un geste hiératique,  
Lorsque tu m'apparus entre les noirs cyprès;

*Lorsque tu m'apparus, menant à pas distraits  
Ton rêve, d'une allure indolente et rythmique,  
Je compris ton génie et que la grâce antique  
A ton âme d'artiste avait dit ses secrets.*

*Déesse de la ligne et des formes divines,  
Tu retrouves les traits abolis, tu devines  
La beauté dont la fleur embauma peu d'instants*

*Et tu nous fais revivre alors, selon les poses  
De ton corps impeccable en ses métamorphoses,  
L'image évanouie à la face du Temps.*

ALBERT THOMAS.

(Avril 1899.)



FRAGMENT D'UNE CONFÉRENCE

## Sur SARAH BERNHARDT

QUE dire qui ne soit déjà connu sur M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt ? Le redire encore est-il donc fait pour déplaire ? Je ne le pense pas. Il est des livres qu'on aime à relire, des pièces de théâtre qu'on aime à réentendre. J'ajouterai que M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt est une gloire française, et que comme telle on ne peut se lasser de la célébrer. Et puis les aperçus de l'un ne sont pas toujours les aperçus de l'autre.

Fut-il existence plus mouvementée, plus laborieuse, plus occupée que celle de M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, et quel chemin parcouru depuis *le Passant*, de M. François Coppée, où se leva pour l'auteur et son interprète l'aurore impalissante, jusqu'à *Lysiane* de M. Romain Coolus ?

Tout a été dit sur elle. Connait-on toutefois beaucoup ses commencements où se révélait déjà la toute indépendante, toute gracieuse et toute prenante ?

Toute jeune encore, elle faisait déjà pressentir la devise qu'elle devait adopter un peu plus tard, c'est-à-dire quand, à son chiffre entrelacé, elle ajouta la banderole flottante où se lisent les mots : *Quand même*. Le *quo non ascendam* de Louis XIV, traduit de la sorte par M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, ne doit pas faire croire à un immense orgueil, mais bien à de la noble fierté de soi-même, à du défi, si l'on veut, à l'impossible et au mépris du qu'en dira-t-on des gens envieux et malveillants, et l'on peut dire qu'elle n'a jamais menti à sa devise.

Quels ne furent pas les obstacles qu'elle eut à surmonter au début de sa carrière ! Quelle persévérance dans cette dernière, celle qu'elle avait rêvée, celle à laquelle elle s'était arrêtée inébranlablement. Elle ne fut jamais dévorée que d'une seule ambition, celle de porter au sommet des sommets



l'art dramatique. Qui s'en plaindrait, puisqu'elle y a si bien et si bellement réussi, pour notre charme à tous ?

Il serait trop long de rappeler les phases multiples de cette vocation et de cette carrière artistique. Je ne voudrais cependant pas ne point vous parler de ce qui en fut comme l'introduction.

Au couvent de Granchamp, à Versailles, où M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt fut élevée, elle laissait déjà entrevoir qu'elle aurait une volonté et qu'elle serait quelqu'un, dans quelque voie qu'elle s'engageât. Mais que serait-elle ? Elle se chargea elle-même d'éclaircir ce mystère, que déjà elle faisait naître.

Elle fit d'excellentes études, ainsi qu'on devait l'attendre de sa vive intelligence. C'était sa dernière année et, à la suite de la distribution des prix où elle fut couverte de lauriers, présage de bien plus importants encore, la question d'avenir se posa pour elle.

— Que seras-tu ?

— Je veux être religieuse, répondit-elle, à moins que je ne sois actrice.

Et il semblait que le regard de Sarah fixait déjà son étoile au firmament dramatique. C'était net. Les yeux du Sphinx avaient parlé pour lui.

ARMAND BOURGEOIS.



SPINDLER (dessin). — Sarah Bernhardt et sa famille, M. et M<sup>me</sup> Maurice Bernhardt.



## TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages.
Reproductions	
d'œuvres	
de Sarah Bernhardt.	
} Figures décoratives d'un buste. . . . .	4
} Médée, statue. . . . .	5
} Cornets décoratifs en céramique. . . . .	8
} Buste de Jeune fille. . . . .	9
Atelier de sculpture de Sarah Bernhardt. . . . .	7
Cabinet de travail de Sarah Bernhardt. . . . .	17
Sarah Bernhardt en <i>Gismonda</i> . Affiche de Mucha. . . . .	10
— <i>Tosca</i> . — . . . . .	12
— <i>Lorenzaccio</i> . — . . . . .	24
— <i>Samaritaine</i> . — . . . . .	25
— <i>Jeanne d'Arc</i> . Affiche de Grasset. . . . .	14
— dans <i>Lorenzaccio</i> par L.-A. Besnard. . . . .	40
— — <i>La Fille à Blanchard</i> , photographie. . . . .	21
Sarah Bernhardt, par Chartran . . . . .	13
— en 1875, photographie. . . . .	22
— par G. Clairin . . . . .	33
— par L. A. Besnard. . . . .	44
Sarah <i>Musa Inspiratrix</i> , par Spindler . . . . .	37
Sarah Bernhardt et sa famille, dessin de Spindler. . . . .	48
— sa troupe, en mer, près d'Auckland. . . . .	34
— — devant les montagnes rocheuses. . . . .	29
— — en bac, sur le Mississipi. . . . .	28
— en poteau télégraphique, dessin de F. A. Cazals . . . . .	30
Motifs, encadrements et fleurons décoratifs d'Eugène Grasset et de Louis Rhead.	







## TABLE DES MATIÈRES

	Page.
Sarah Bernhardt (GUSTAVE KAHN) . . . . .	1
Sarah la tragédienne (SAINT-POL ROUX) . . . . .	19
Sarah Bernhardt dans <i>La Fille à Blanchard</i> (JULES CASE). . . . .	20
Sarah Bernhardt (THÉODORE DE BANVILLE). . . . .	22
A Sarah Bernhardt (ROBERT DE MONTESQUIOU). . . . .	23
Sarah Bernhardt (JOSEPH UZANNE) . . . . .	28
La Tragique Histoire d'Hamlet, prince de Danemark (EDMOND PILON). . . . .	31
<i>La Princesse Lointaine</i> (HENRI DEGRON) . . . . .	34
<i>Théodora</i> (CH. MARIOTTE) . . . . .	43
Sarah Bernhardt dans <i>La Ville morte</i> et dans <i>Hamlet</i> (A. FERDINAND HÉROLD). . . . .	45
A Sarah Bernhardt (ALBERT THOMAS) . . . . .	46
Fragments de conférence sur Sarah Bernhardt (ARMAND BOURGEOIS) . . . . .	47



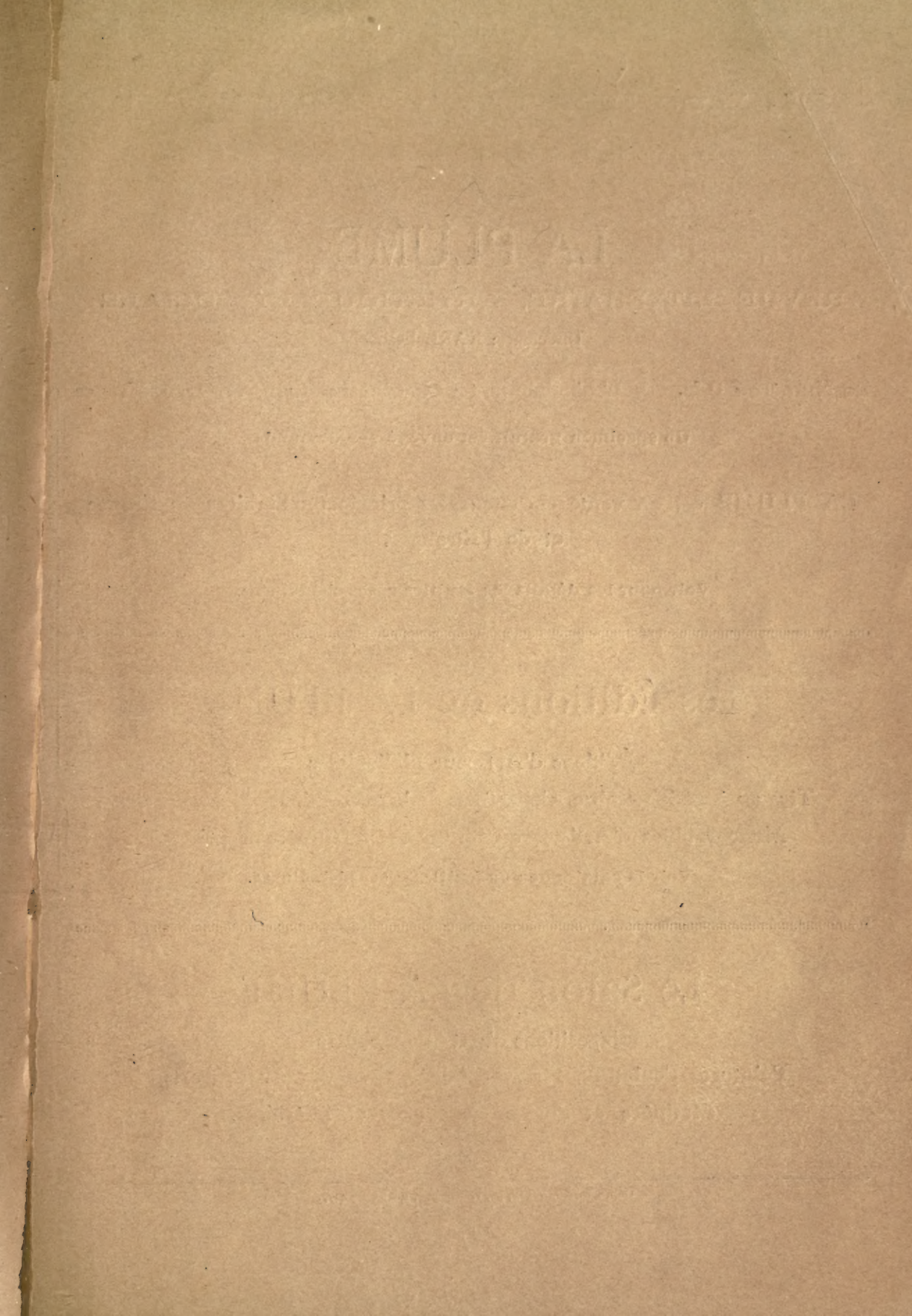














**31, Rue Bonaparte. PARIS-VI<sup>e</sup>**

---

## LA PLUME

REVUE LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

Directeur : KARL BOËS

Le Numéro : 0 fr. 60, L'Abonnement : France, 12 fr.; Étranger, 15 francs

Un specimen gratuit est envoyé sur demande

LA PLUME est en vente chez tous les principaux libraires de France  
et de l'Étranger.

Voir pour les détails les feuilles roses ci-incluses.

---

## Les Éditions de LA PLUME

Éditions d'Art pour Bibliophiles

Tirages à petit nombre, Collections de luxe, Éditions d'Estampes,  
Monographies d'Artistes ou d'Écrivains. Numéros spéciaux.

Voir le catalogue aux feuilles roses ci-incluses.

---

## Le Salon de LA PLUME

Expositions d'Art permanentes

Peinture, Sculpture, Arts appliqués, Conférences, Concerts,  
Matinées et Soirées artistiques et littéraires.



PN  
2638  
B5S3

Sarah Bernhardt

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---



